

Science et condition humaine

Camille Laurin

Volume 3, numéro 2 (14), mars-avril 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59828ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laurin, C. (1961). Science et condition humaine. *Liberté*, 3(2), 499–513.

Science et condition humaine

DR CAMILLE LAURIN

1. Essor de la psychologie

Si l'on s'accorde à définir la psychologie comme la science de l'âme, tous les témoignages qu'a portés l'homme sur lui-même ressortissent à son domaine. Ces témoignages se retrouvent aussi bien dans le patrimoine artistique et scientifique de l'humanité que dans l'histoire du développement des sociétés. Et c'est en effet l'oeuvre tout entier de l'homme qui constitue l'objet même de la psychologie. Mais celle-ci ne devient une science, au sens strict de ce terme, que si elle parvient à extraire de ce donné polymorphe les principes d'explication qui nous renseignent sur la nature, le développement, les motivations et les buts, les modes opérationnels et le champ d'activité de l'organisme humain, ainsi que sur les lois générales qui permettent de prévoir son comportement et orienter son action.

Cette gigantesque entreprise, commencée depuis des siècles, est encore bien loin de son achèvement. De même qu'il a fallu des millénaires pour que de l'organisme unicellulaire naissent toutes ces formes vivantes dont l'homme constitue le dernier chaînon, il faudra oeuvrer encore longtemps avant que l'homme ait de lui-même une connaissance exhaustive et entre dans cette noosphère à l'établissement de laquelle Teilhard de Chardin convie les civilisations actuelles.

Cette connaissance ne fait pas d'ailleurs que répondre à l'aspiration essentielle de l'homme et s'inscrire ainsi tout naturellement dans le schéma de l'évolution. Elle constitue le seul correctif et complément possible à l'immense développement des sciences mathématiques et physiques. Les penseurs sont désormais d'accord avec Valéry pour constater que les civilisations sont mortelles et qu'elles n'échapperont à la destruction que grâce à un supplément d'âme. Constatons toutefois avec plaisir qu'en plus d'être logique et nécessaire, l'intensification de l'effort psychologique n'a jamais rencontré des conditions aussi favorables. Les révolutions industrielles et ato-

miques ont porté un rude coup à l'individualisme libéral. L'armature administrative s'est incroyablement compliquée. Les moyens de communication ont accru le volume et la rapidité des échanges sociaux et culturels. Revenu national et niveau de vie sont en hausse constante. Le citoyen a jugé nécessaire puis a pris l'habitude d'exiger de l'Etat protection et satisfaction de ses moindres besoins. Pour mieux défendre ses intérêts, il s'est enrôlé dans de nombreux organismes, associations et sociétés dont les objectifs sont parfois difficilement conciliables. Ainsi, les conflits de personnes, de groupes, de classes, de nations et de blocs se sont multipliés. Mais, par ailleurs, on aspire davantage à les résoudre et on possède pour ce faire d'énormes ressources humaines, académiques et économiques. En plus de cet apport indirect à la psychologie, le progrès technique fournit à celle-ci une bonne partie de ses instruments et méthodes. Il était jadis commun d'opposer matière et esprit, positivisme et spiritualisme, science et philosophie, physique et psychologie. Mais ces oppositions antithétiques de concepts sont désormais désuètes et ont été remplacées par la notion de leur implication réciproque, chaque discipline contribuant à son niveau et selon ses méthodes à une compréhension à la fois plus fine et plus totale de l'homme.

Mais c'est là résumer en une phrase le résultat de plusieurs révolutions successives. En fait, la psychologie n'a pu croître qu'au prix d'une longue dépendance à l'endroit des autres branches du savoir. Au siècle de Périclès, elle ne constituait qu'un bien court appendice de la métaphysique. On se préoccupait davantage à ce moment de la nature du cosmos, de la définition du vivant, de sa situation dans l'espace et dans le temps, des lois de la logique et des théories de la connaissance que de l'exploration rationnelle du vécu subjectif de l'homme. Ces systèmes philosophiques avaient bien sûr leur importance pour l'avenir de la psychologie. La méthode déductive pouvait aussi bien s'appliquer un jour à l'étude de l'homme total qu'à celle de l'homme abstrait. L'hylémorphisme d'Aristote, selon lequel acte et puissance, forme et matière sont substantiellement unis, connotait une conception très précise des rapports qu'entretiennent l'âme et le corps. Mais ces résultats n'étaient pas recherchés pour eux-mêmes et on ne songeait guère à les développer.

Avec l'établissement du christianisme, c'est au tour de la théologie de s'approprier la psychologie. L'Eglise aborde le problème de l'homme sous l'angle du bien et du mal, de la terre et du ciel, de la souffrance et du bonheur éternel, du péché et de l'immortalité. Elle voit dans l'homme un être divisé contre lui-même, torturé par les exigences contradictoires de la matière et de l'esprit, conscient de sa faiblesse en même temps qu'exalté par son destin. Elle se penche sur son drame personnel, lui en révèle le sens et met à sa disposition, pour qu'il atteigne à la sainteté, les règles de la morale, les ressources des sacrements et du magistère religieux. Bien que ce ne fût pas là son but, la théologie fait ainsi faire à la psychologie un autre pas en insistant sur le caractère existentiel de l'angoisse humaine, en démon-

trant l'efficacité de l'introspection comme méthode d'analyse des états de conscience et en soulignant l'importance que prennent l'affectivité et tout système de valeurs comme déterminants de la conduite.

Mais la psychologie comme telle n'existe pas encore. Il devait revenir à la scholastique de l'individualiser, bien que ce ne fût encore que comme secteur de la philosophie. Cette philosophie emprunte à l'aristotélisme et au christianisme ses postulats fondamentaux. C'est dire qu'elle se développe dans les sphères les plus hautes de l'abstraction et qu'elle utilise surtout le raisonnement déductif. Elle n'en cherche pas moins à délimiter son domaine propre, distingue chez le vivant l'âme végétative, l'âme sensitive, l'âme intellectuelle et définit leurs propriétés, étudie la nature et les fonctions de l'intelligence et de la volonté, précise la notion de libre arbitre et tente de faire la preuve de l'union substantielle de l'âme et du corps.

Descartes, pour sa part, ne croit pas à cette union substantielle. L'âme et le corps ne se trouvant réunis que par accident, il importe d'étudier chacun dans une perspective et selon des modes différents. La conception unitaire de la connaissance fait place au dualisme cartésien. Dans leur étude de la matière, les sciences de la nature mettent au point ce qui devait devenir la méthode scientifique moderne, basée sur l'observation, l'expérimentation et l'induction. La philosophie se réserve par ailleurs l'étude de l'âme mais, parce qu'elle récuse la métaphysique scholastique et utilise davantage l'introspection comme méthode de connaissance, elle accorde une plus large place à la psychologie qu'elle continue toutefois de se subordonner.

Durant les deux siècles qui vont suivre, la démarche des philosophes procédera, selon le schéma préconisé par Descartes, du simple au complexe, de la partie au tout, de l'analyse vers la synthèse. Pour Locke et Condillac, tous nos états de conscience ne sont que des sensations diversement combinées ou transformées. Hume explique par l'association les fonctions supérieures de l'esprit humain. Les idées s'attirent quand elles se ressemblent, quand elles ont été contiguës dans l'espace ou dans le temps et enfin quand il existe entre elles quelques rapports de causalité. Qu'ils soient sensualistes, associationnistes ou introspectionnistes, les philosophes de cette époque prétendent tous en tout cas reconstruire le psychisme complet à partir de ses éléments.

Mais en même temps que s'édifie cette psychologie philosophique, la psycho-physiologie trouve ses premières assises. Bell et Magendie établissent que les perceptions sensibles sont conduites au cerveau par les racines postérieures des nerfs rachidiens. Marshall Hall établit le schéma de l'arc réflexe. Helmholtz mesure la vitesse de l'influx nerveux. Darwin et Lamarck postulent qu'entre l'animal supérieur qu'est l'homme et les espèces inférieures, il n'existe qu'une différence de degré et que par suite la connais-

sance de l'homme peut s'aider de la connaissance des animaux. Il devenait donc possible d'appliquer à la psychologie les méthodes propres aux sciences de la nature. C'est dans cette optique expérimentale que sont dès lors étudiées sensation, perception, mémoire puis toutes les facultés. Fechner mesure le seuil des diverses perceptions; William James voit dans l'émotion une prise de conscience des modifications organiques qui suivent immédiatement la perception. Au structuralisme de Wundt et Cattell qui décrit les éléments constitutifs des états de conscience, Dewey oppose une conception fonctionnelle de la vie mentale qui fait de la pensée non plus une faculté mais un acte, un moyen d'agir sur le monde des choses puis des idées. De son côté, Watson entend fonder une psychologie de l'homme qui soit objective, sans utilisation aucune de l'introspection du sujet. Le *behaviorisme* ne veut observer que les actes extérieurs par lesquels l'homme réagit aux excitations qu'il reçoit. La conscience n'est pas un objet scientifiquement observable. La réalité se réduit aux mouvements organiques, aux comportements. Le psychologue doit se contenter d'observer le couple stimulus-réponse, établir les lois qui permettent de prédire, le stimulus étant posé, ce que sera la réponse ou de déterminer, étant posée la réponse, la nature du stimulus qui la provoque. La conduite humaine lui apparaît en dernière analyse comme un mécanisme bien monté résultant d'un conditionnement progressif. Cette thèse se rapproche de celle des réflexologistes pavloviens à qui on doit la découverte des réflexes conditionnés. Pour ces derniers, tout état de conscience ou plutôt tout acte neuro-psychique peut être réduit au schéma d'un réflexe où l'excitation, atteignant l'écorce cérébrale, éveille les traces de réactions antérieures et trouve dans celles-ci le facteur qui détermine les processus de décharges.

La nature elle-même réalise ses propres expériences. C'est dans cette optique que plusieurs maladies neurologiques ou psychiatriques ont pu fournir à l'observateur d'importants renseignements sur l'architecture cérébrale, la dynamique du langage et l'intégration des diverses activités mentales. Ces niveaux d'intégration sont également étudiés dans la série animale, ce qui permet d'étudier à l'état élémentaire certaines fonctions qui sont masquées ou intégrées chez l'homme. En plus d'illuminer la structure du comportement, ces recherches permettent d'en établir l'embryologie. La première échelle métrique de l'intelligence, proposée par Binet en 1905, ouvre par ailleurs une autre voie non moins prometteuse. Les tests d'intelligence, d'aptitudes, de performance vont se multiplier et se raffiner. Grâce au secours de la statistique, cette pierre angulaire de la psychologie moderne, ils seront utilisés à toutes les sauces : orientation professionnelle, étude des tâches industrielles, psychologie clinique, psychologie génétique, étude des groupes sociaux.

Ainsi fécondée par les sciences de la nature, la psychologie se retrouvait plus forte. Mais elle ne pouvait se contenter longtemps de ce matérialisme. Formé lui-même à cette discipline, Freud se voit pourtant obligé de s'en

éloigner pour mieux cerner les faits. Il réintroduit la subjectivité dans le psychisme mais selon une dimension inconnue aux philosophes, celle de l'inconscient dynamique. L'homme règne sur un monde intérieur dont il ne connaît qu'une infime partie. Il est à son insu le jouet de déterminismes puissants et obscurs et se trompe souvent sur le véritable mobile de ses actions. Sa vie se déroule sous le signe du conflit. Le moi n'arrive qu'imparfaitement à concilier les exigences contradictoires du ça et du surmoi, et doit recourir pour ce faire à toute une gamme de mécanismes inconscients de défense. Les conflits actuels sont une répétition des conflits de l'enfance, obéissent à la même dynamique et mettent aux prises les mêmes forces pulsionnelles et répressives. Il existe une sexualité et une agressivité infantiles dont le développement et l'intégration sont marqués de vicissitudes plus ou moins sérieuses selon que l'interaction de l'enfant et du milieu s'avère plus ou moins nocive. Les besoins instinctuels se heurtent à des interdits parentaux que l'enfant intériorise et qui forment l'ébauche de sa conscience morale. Si ces interdits sont par trop faibles ou sévères, les besoins érotiques et agressifs seront refoulés ou isolés, déplacés, ou projetés à l'extérieur ou exagérément satisfaits, mais ne s'intégreront jamais adéquatement à la personnalité.

Cette psychologie est biologique en ce qu'elle se fonde dans l'instinct, génétique en ce qu'elle établit un lien causal entre le présent et le passé, en ce qu'elle voit dans le développement un apprentissage et un processus de socialisation progressive. A ce titre, elle imprimera un vigoureux élan à la science psychologique dans son entier.

En plus de renouveler la médecine et d'apporter à la psychiatrie ses schémas conceptuels, une méthode d'investigation et un outil thérapeutique, la psychanalyse s'attache à décrire les étapes du développement affectif de l'enfant. Arnold Gesell étend cette enquête jusqu'aux moindres aspects du comportement. Il ne se veut aucun parti-pris doctrinal et adopte plutôt la démarche de l'entomologiste. Il accumule des milliers d'observations qu'il se contente ensuite de classer, pour chacune des dix premières années de la vie, selon des paramètres tels que caractéristiques motrices, hygiène corporelle, expression des émotions, frayeurs et rêves, le moi et le sexe, relations sociales, etc. Servi par une méthode plus rigoureuse, Piaget entreprend pour sa part une analyse de la structure spécifique du psychisme infantin. Il étudie la naissance de l'intelligence chez l'enfant, la façon dont il juge et raisonne, la représentation qu'il se fait du monde, de l'espace et du temps, son emploi du symbole, sa conception de la causalité, les lois de sa logique, etc. Il réussit ainsi à prouver que l'enfant n'est pas un adulte en miniature, qu'il se meut dans un univers et selon des catégories mentales qui lui sont propres, que sa maîtrise progressive du réel est conditionnée par des expériences spécifiques et s'établit selon un schéma prédéterminé. C'est à de telles sources que la pédagogie et la puériculture empruntent aujourd'hui leurs principes et leurs méthodes.

De son côté, la psychologie sociale connaît de rapides développements. Les interactions de l'enfant et de l'entourage, l'influence des déterminants socio-culturels sur les normes familiales, la notion du rôle, les divers types de leader, la dynamique des groupes font l'objet de multiples études. Les principes qui s'en dégagent trouvent leur utilité dans les domaines de la propagande, de la psychologie industrielle et de la psychothérapie.

Ramenée ainsi à la subjectivité, la psychologie ne s'en écartera plus, sans pour cela négliger l'apport de la philosophie et de la physiologie. Les systèmes actuels, qu'il s'agisse du behaviorisme modifié, du gestaltisme, de la phénoménologie ou de l'existentialisme en sont la parfaite démonstration. Ils tournent tous le dos au dualisme cartésien et à l'atomisme statique qui décompose à l'infini, pour ensuite le recomposer, l'univers mental de l'homme absolu. Leur pensée se veut au contraire incarnée, globaliste et dialectique. Pour eux, la forme ou ensemble (organisme, comportement) est plus et autre chose que les éléments (organes, facultés) que l'analyse y découvre.

Ceux-ci n'existent pas séparément alors que celle-là est immédiatement posée dans l'existence. Il s'ensuit que la manière d'être et la fonction de chaque élément dépendent de la structure de l'ensemble et des lois spécifiques qui le régissent. Cette forme possède une finalité (*idée directrice* de Claude Bernard), et il est en son pouvoir de réorganiser ses parties quand celles-ci vont à l'encontre du résultat à obtenir. Le tout et les parties s'influencent ainsi réciproquement. Plusieurs formes peuvent enfin se combiner pour créer des ensembles de plus en plus vastes, ayant chacun sa structure, sa dynamique et sa finalité propres, qui ne se peuvent déduire de ceux de ses constituants. De ce point de vue, le cerveau appartient aux organes comme les organes au cerveau; les états de conscience ne sont que la face subjective des mouvements organiques et inversement; le milieu façonne l'unité psychosomatique en même temps qu'il est transformé par elle.

A l'analyse de l'homme schématisé, il faut donc substituer celle de l'homme en situation. Avant d'être un réceptacle, la conscience est une intention, un mouvement vers le monde, un acte par lequel elle se rend présent l'objet, le voit, *mais pour elle seulement*, chargé de valeurs ou présentant un intérêt pratique : beau ou laid, agréable ou désagréable, précieux ou inutile, etc. L'expérience éthique précède et motive ainsi l'expérience cognitive. On aime avant de connaître. On connaît parce qu'on aime. Ce vécu varie de même pour chacun bien qu'il puisse coïncider sur certains points avec celui d'autrui. Il est enfin fonction d'un passé où il se racine et d'un avenir où il se projette : en d'autres termes, il possède une histoire et un sens que doit retrouver la conscience si elle veut surmonter son angoisse.

Mais si ce vécu est unique, il n'est pas incommunicable. La communication avec l'Autre (objet ou personne) est la démarche primaire de ma conscience. J'ai de lui une connaissance directe alors que je n'ai de moi-

même qu'une connaissance réfléchie. Il me connaît de même directement alors qu'il ne peut se voir qu'à travers moi. Notre contact, notre interaction, notre dialogue nous appellent ainsi tous les deux à l'existence, enrichissent notre vécu et nous révèlent progressivement à nous-mêmes. Tour à tour émetteurs puis récepteurs, nous prendrons graduellement possession de notre vérité, à condition de maintenir la plénitude du contact et la fidélité de la transmission. L'authenticité, le bonheur, la perfection ne nous sont donc accessibles que par l'amour.

Au terme de ce long périple, la psychologie rejoint ainsi certaines intuitions fondamentales, mais en leur donnant une base scientifique. Armée de ces connaissances puisées à de multiples registres et munie de puissants moyens d'action, elle peut enfin travailler efficacement au progrès des civilisations.

2. *Actualité de la psychanalyse*

Qu'on la porte aux nues ou qu'on tire sur elle à boulets rouges, la psychanalyse est désormais bien entrée dans nos moeurs. Chacun se croit habilité à porter un jugement sur elle. Certains médecins sont d'avis qu'on ne saurait arriver à une compréhension globale du malade et de la maladie sans se référer à ses postulats essentiels. D'autres, au contraire, affirment qu'elle menace de faire perdre à la médecine son caractère scientifique. Quelques théologiens la considèrent comme une école d'athéisme et craignent pour le salut de ceux qui s'y soumettent. Par contre, les convergences entre psychanalyse et spiritualité font l'objet d'études toujours plus nombreuses. On peut de même soutenir que la problématique freudienne a rejoint l'inspiration et la technique de plusieurs écrivains, peintres et musiciens ou qu'elle a contribué à l'avilissement des canons esthétiques. On a enfin parlé à son sujet de viol de la personnalité et de pansexualisme, ce qui vaut au psychanalyste d'être regardé comme un être doué d'un pouvoir trouble et prestigieux, qui attire autant qu'il fait peur.

Il y a probablement une part de vérité dans chacune de ces positions et attitudes. Si le médecin, le chrétien, l'artiste, le sociologue, le journaliste et l'homme tout court mangent et discutent de psychanalyse, c'est que celle-ci remet en question une certaine conception de l'homme, du monde, de l'art, de la vie, de la maladie et de la mort. Par cela même, elle constitue un sujet complexe dont l'exploration est loin d'être terminée. Il n'est que plus essentiel de se faire une idée exacte de sa nature et de ses tendances. Avouons qu'il n'est pas facile de retrouver son visage derrière la caricature qu'en donnent les ouvrages de vulgarisation, le cinéma et les charlatans. Il semble en vérité que chacun projette sur la psychanalyse les demandes particulières qu'il adresse au destin. En fait, elle occupe une place bien définie parmi les sciences et les thérapeutiques. Sa pratique exige une longue formation psychiatrique et psychologique, soutenue par la culture qu'apportent les humanités et l'expérience de la vie, une analyse personnelle prolongée et approfondie qui libère le jugement des méconnaissances et distorsions que lui imposeraient des conflits inconscients non reconnus et mal résolus, les connaissances spéciales de psychanalyse théorique, clinique et appliquée qu'apporte le contrôle de premières analyses du débutant.

Historiquement, la psychanalyse fut d'abord une méthode de travail, mise au point par Freud, pour l'étude et le traitement des névroses. Après avoir tâté sans succès de l'hypnose et de la suggestion, Freud utilise la technique de libre association qui prescrit au patient de tout exprimer, même si une idée lui paraît désagréable, absurde, futile ou sans rapport avec le

sujet. Malgré sa bonne volonté, celui-ci ne peut se plier à cette règle. L'an-goisse, la honte ou la culpabilité le retient. Mais cette résistance une fois reconnue et levée, les souvenirs refoulés remontent à la conscience avec la décharge affective appropriée. Ces souvenirs font une part très grande aux tendances instinctuelles. On y voit que celles-ci se heurtent tantôt à la réalité extérieure, tantôt à la conscience morale, tantôt à une censure inconsciente, sans pouvoir s'intégrer au moi.

Les symptômes sont en relation directe avec ces conflits et constituent en fait une sorte de pseudo-solution, une demi-satisfaction en même temps qu'une demi-concession aux forces répressives. Le symptôme apparaît ainsi comme une énigme, ayant d'une part un contenu manifeste, conscient, et de l'autre un contenu latent, ignoré du sujet. La résolution du symptôme ne s'obtient que si l'énigme est déchiffrée, que si toutes les données conscientes et inconscientes du conflit sont mises à jour, articulées et soumises au jugement de la raison. Le rêve, les actes manqués, le mot d'esprit, plusieurs traits du caractère sont également construits de la même façon. Parfois, au lieu de se souvenir, le patient se conduit envers l'analyste comme il s'est conduit dans son enfance à l'endroit des personnes de son entourage. On donne à ce phénomène le nom de transfert. Ainsi remorqué par le patient, l'analyse franchit l'écran de l'amnésie infantile et peut remonter jusqu'aux sources primitives du comportement; les instincts sont alors en pleine effervescence. Les besoins érotiques partiels se fixent successivement sur diverses zones érogènes : bouche, tractus intestinal puis organes génitaux. Si ces besoins sont exagérément frustrés ou comblés, il y a danger que l'enfant ne se fixe, au moins partiellement, à cette étape du développement et ne s'y replie en cas de frustrations ultérieures. Vers l'âge de 4 ou 5 ans, l'enfant aborde une phase cruciale de son évolution. A l'exemple d'Oedipe, le garçon désire à ce moment s'assurer l'exclusivité de sa mère et voit dans son père un rival hostile qu'il redoute et voudrait éloigner. Il en est de même pour la petite fille à l'égard du père. Si l'enfant a mal résolu les conflits antérieurs, s'il ne peut compter sur l'amour sain et éclairé des parents, il s'orientera vers des solutions défectueuses qui le prédisposeront à succomber à la névrose lors de l'ouragan pubertaire.

Les postulats fondamentaux de la technique et de la théorie psychanalytiques sont déjà tous contenus dans ce schéma primitif. On y retrouve les notions d'inconscient, sexualité infantile, stades libidinaux, mécanismes de défense, résistance, instances répressives, transfert et interprétation. Au fil des années, des milliers d'observations viendront le préciser, l'amplifier, le prolonger mais l'orientation n'en sera pas changée. En même temps que se raffine la technique, les diverses névroses sont passées au crible, du double point de vue structural et pathogénique. On tente d'établir pour chacune le mode de formation des symptômes ainsi que leur sens, le choix des mécanismes de défense, les points de fixation qui en constituent la matrice ainsi que le mode de résolution.

Le génie spéculatif de Freud le porte également à ordonner cet immense matériel en une véritable théorie de la personnalité normale et pathologique. Dès 1895, il en donne une première esquisse qu'il ne cessera par la suite de reprendre, corriger et compléter. C'est la distinction entre principe de plaisir et principe de réalité, entre inconscient et conscient qui lui paraît d'abord essentielle. L'inconscient possède les caractéristiques d'une matière en fusion : les contraires y coexistent ; la condensation, le symbolisme, l'animisme y règnent. Il tend naturellement à faire irruption dans l'expérience consciente. Parce qu'il se racine dans le corps, l'instinct participe originellement de l'inconscient. Il se porte, selon l'âge, sur des zones érogènes successives, autour desquelles s'organisent les rapports de l'organisme avec lui-même et avec l'entourage.

Mais Freud s'aperçoit bientôt qu'il ne faut pas confondre inconscient et refoulé. L'expérience clinique lui montre en effet que l'activité de défense du moi est aussi inconsciente. Dans sa définition de la personnalité, il est ainsi amené à distinguer trois systèmes : le ça, le moi et le surmoi.

Dynamiquement, le ça peut se concevoir comme le réservoir des pulsions instinctuelles aspirant à la décharge. Les besoins du ça se situent en dehors du temps et de la logique et sont soumis au principe du plaisir. Le moi se différencie graduellement du ça au contact de la réalité extérieure. Il est en partie conscient : perception, processus intellectuels, contrôle de l'action, et en partie inconscient : mécanismes de défense. Dominé par le principe de réalité, il assure la défense de la personnalité et l'ajustement à l'entourage. Le surmoi se forme par l'identification de l'enfant aux parents idéalisés. Etant donné la précocité de son développement et sa fonction répressive à l'égard des tendances instinctuelles primitives, il garde une structure pré-rationnelle qui lui donne son caractère rigide et automatique.

La personnalité est une résultante de l'interaction des déterminants biologiques et socio-culturels. L'école kleinienne a surtout insisté sur les premiers et s'est efforcée de pénétrer dans un inconscient plus profond et aux conflits des toutes premières années. L'école culturaliste met par contre l'accent sur les conflits actuels de l'individu avec son entourage et accorde plus d'importance à l'agressivité qu'à la sexualité. La notion de transfert amène certains auteurs à repenser la doctrine freudienne en termes d'intersubjectivité, de rencontre, de dialogue et de communication. On distingue aussi de plus en plus moi et conscience. Dans la condition narcissique, conscience et moi ne font qu'un. La conscience ne se prend plus pour ce qu'elle est mais pour tel moi, tel rôle, telle identification. Dans la condition de maturité, la distinction s'opère. La conscience est entrevue comme activité libre. L'Autre est en même temps reconnu tel qu'il est et non à travers le prisme du moi. Le sens d'une psychanalyse est précisément la recherche de cette vérité qui nous constitue comme sujet face à un autre sujet.

Celui qui s'y engage veut sortir du système dans lequel il s'est aliéné, échapper à l'empire de ses fixations imaginaires, s'arracher à la stagnation

et au circuit de ce qui se répète sans parvenir à instituer une histoire. Ce qui est visé, c'est une invention de soi et non l'administration d'un savoir. Une fois cet objectif atteint, le sujet aura ensuite toute la vie pour épuiser l'interrogation qu'il porte en lui et donner à celle-ci une réponse toujours plus épurée.

Le psychanalyste n'est donc pas un technicien de l'ajustement. C'est au vrai qu'il entend se mesurer et non à l'efficacité. Il y a là certes une sorte de morale mais cette morale ne se réfère à aucun système religieux particulier, malgré qu'elle en constitue l'assise psychologique. Si la psychanalyse fait la guerre aux fausses valeurs, si elle met en lumière les sources et fonctions de ces déformations, qui sont habituellement l'évitement ou l'apaisement d'angoisses et de culpabilités archaïques, c'est qu'elle veut faire prendre conscience à l'homme de l'infinie dimension de son désir et faire porter tout son fruit à son option existentielle, artistique, scientifique ou religieuse.

3. *Renouveau* *de la psychiatrie contemporaine*

Le problème des maladies mentales atteint aujourd'hui de telles proportions qu'il donne le frisson à qui veut bien l'examiner de près. La moitié de nos lits d'hôpitaux sont actuellement occupés par des débilés mentaux, des épileptiques, des psychopathes ou des psychotiques passés à la chronicité. La presque totalité de ces malades se trouve confinée à de gigantesques institutions de type carcéral, où le personnel psychiatrique est réduit à sa plus simple expression. Le traitement des jeunes délinquants reste à organiser. Nos cliniques de psychiatrie ne peuvent suffire aux demandes en raison d'une insuffisance de crédits et de personnel qualifié.

Et pourtant la psychiatrie n'a jamais été mieux armée pour relever ce tragique défi. C'est parce que ce progrès est récent qu'il n'a pas encore filtré dans toutes les couches de la société et qu'il ne s'est pas traduit par des réformes appropriées au niveau gouvernemental. Il reste cependant que le mouvement est en marche et ne saurait plus être arrêté.

Ce progrès de la psychiatrie résulte de la convergence de plusieurs courants. Depuis que Cannon a montré les modifications organiques provoquées par la peur, la douleur et la colère, que Pavlov a réussi à faire saliver un chien en lui faisant entendre le son d'une cloche, prouvant ainsi la malléabilité insoupçonnée des structures psycho-physiologiques, que Selye a mis en lumière les réactions en chaîne déclenchées par le stress émotif, l'orientation de la médecine n'est plus aussi matérialiste. Les travaux de nombreux physiologistes et cliniciens ont fait la preuve que les lésions présentées par les organes ne sont généralement que des effets, plus ou moins tardifs, d'altérations générales qu'il convient de saisir dans leur genèse et leurs mécanismes. C'est toute une fonction qui peut être troublée et qui doit être envisagée dans ses longues chaînes, qui vont des activités enzymatiques élémentaires jusqu'à leurs régulations nutritionnelles, endocriniennes et nerveuses. Loin d'être rigoureusement identique d'un sujet à l'autre, cette organisation compliquée est fonction des capacités réactionnelles particulières. C'est ainsi l'unité psychosomatique tout entière qui réagit aux variations du milieu ambiant et une thérapeutique ne saurait être efficace que si elle n'en néglige aucun des aspects.

L'apport freudien vient par ailleurs bouleverser les conceptions psychiatriques traditionnelles. Pour les psychiatres du XIX^e siècle, le trouble mental était l'effet d'une dégénérescence cérébrale le plus souvent irréversible. Pour sa part, Freud démontre que les émois instinctuels, les mécanismes de défense, les conflits, et traumatismes affectifs qu'il avait pu mettre

en lumière chez ses malades, se retrouvaient également chez l'homme normal. Si ces conflits et traumatismes dont l'origine se situait dans l'enfance provoquaient une névrose ou une psychose, c'est qu'ils n'avaient pu être qu'imparfaitement résolus et dépassés à l'époque, en raison d'une interaction nocive de l'enfant et de l'entourage. Condamné à l'échec de par son immaturité et son inadaptation au milieu, le sujet réagissait aux frustrations de la vie courante (surmenage, deuils, insatisfactions sentimentales et professionnelles, etc.) en se repliant sur ces positions conflictuelles non dépassées où les défenses ne l'empêchaient qu'à demi de satisfaire ses besoins primitifs. Ces conflits pouvaient être reconstruits à partir des symptômes qui en étaient une représentation symbolique. Ils pouvaient enfin être revécus et dénoués dans le cadre du transfert analytique, ce qui permettait une reprise de l'évolution jusqu'à la pleine réalisation de soi.

Traduits dans le langage de la neuro-psychiatrie, les conceptions des écoles gestaltistes et phénoménologiques ne pouvaient aussi que modifier l'image que l'on se faisait jusqu'ici du malade mental, inciter à l'exploration fouillée de son expérience existentielle et de ses rapports avec le monde des objets et des personnes ainsi qu'à mener à le traiter avec le courage que donne l'amour.

Dans un autre domaine, la psychiatrie possède maintenant de meilleures et de plus nombreuses techniques d'investigation. Les examens chimiques, sérologiques et cytologiques du sang et du liquide céphalorachidien gagnent chaque année en minutie et raffinement. Les données électro-encéphalographiques s'accumulent et permettront bientôt de mieux expliquer certains aspects du comportement. Le premier test projectif (test d'association de Jung) et la première échelle métrique de l'intelligence (test Binet-Simon) remontent tous deux à 1905. La création de ces instruments répondait à un double besoin : quantification et mesure précise des phénomènes psychologiques, accès direct aux structures qui sous-tendent les personnalités individuelles et aux ressorts cachés qui les font agir. Depuis lors, ces tests se sont multipliés et précisés. On les utilise à de multiples fins : mesure du quotient intellectuel, diagnostic, description de la structure et des contenus dynamiques de la personnalité, pronostic, choix et contrôle du traitement, réhabilitation professionnelle, recherches psycho-pathologiques.

Toutes ces découvertes laissaient présager l'apparition de nouvelles thérapeutiques. Cet espoir n'a pas été déçu. Les améliorations apportées à la technique psychanalytique ont permis d'en étendre l'application aux névroses caractérielles et à certains cas de psychoses.

Quant aux divers types de psychothérapie individuelle, il n'en est guère qui n'empruntent peu ou prou aux thèmes freudiens, même si elles font état des modifications suggérées par Jung, Adler, Rank, Sullivan ou Rogers. Un grand effort est également fait pour adapter ces techniques au traitement des maladies psychiatriques de l'enfance et de l'adolescence, des alcooliques, des narcomanes et des délinquants. Avec Binswanger, Minkowski

et Médard Boss, c'est la phénoménologie qui sous le nom d'analyse existentielle devient un instrument de cure. C'est dans le dialogue et par lui que l'aliéné apprend à se reconnaître et à se faire reconnaître, à modifier son esquisse du monde et le style de ses relations avec autrui, à dégager enfin ceux de ses buts existentiels vers lesquels il lui faut tendre afin de s'accomplir.

En 1905, l'américain Pratt donne le nom de *class treatment* aux causeries d'hygiène personnelle qu'il donne aux tuberculeux de son service. Les psychiatres tentent aussitôt d'adapter cette formule de psychothérapie collective au traitement des malades mentaux. Dans le psychodrame de Moreno, le malade demande au groupe et au meneur de jeu de l'aider à retrouver sa spontanéité. Pour Slavson, les conflits interindividuels qui se manifestent au sein d'un groupe thérapeutique sont d'ordre transférentiel et sont donc justiciables d'une interprétation psychanalytique. Bion et Ezriel essaient enfin d'harmoniser les vues de Freud et de Kurt Lewin. Le transfert ne peut expliquer qu'en partie les réactions interpersonnelles des membres du groupe. Celui-ci possède une structure et une dynamique spécifiques qui influencent les comportements individuels en même temps qu'elles sont sans cesse modifiées par eux.

Pour sa part, l'occupation thérapeutique vise à intéresser le malade à sa propre guérison en lui facilitant l'apprentissage d'occupations productives. Mais outre la re-socialisation et la sublimation de tendances agressives ou perverses, elle entend assigner au travail thérapeutique bien d'autres buts : identifications structurantes, libération des pouvoirs créateurs, accroissements de l'estime de soi et de la sécurité affective, etc.

Au chapitre des thérapeutiques organiques, les progrès n'ont pas été moins marquants. L'électro-choc modifie d'une façon spectaculaire le pronostic de la dépression en même temps qu'il raccourcit considérablement la durée de la crise. Manfred Sakel utilise avec succès le coma insulinaire pour le traitement de la schizophrénie.

Les divers types de lobotomie trouvent leur indication dans le cas d'aliénations chroniques avec agitation. L'emploi des barbituriques permet de réduire l'insomnie et l'angoisse. La benzédrine est prescrite aux asthéniques depuis 1927 et c'est en 1948 que Jacobsen emploie pour la première fois l'Antabuse dans ses cures anti-alcooliques. Depuis 1955, la psychiatrie est entrée dans l'ère des tranquillisants. Ces puissants médicaments calment l'agitation psychomotrice, neutralisent les idées ou systèmes délirants, réduisent l'angoisse et permettent ainsi l'institution d'un traitement psychothérapeutique précoce et prolongé.

Du fait de toutes les études qui lui ont été maintenant consacrées, le malade mental n'inspire plus autant de méfiance et de crainte. Le fossé qui le sépare des autres hommes n'est plus aussi large ni aussi profond. A partir du moment où il devient possible de pénétrer dans son univers, de comprendre son langage, de saisir le sens et la genèse de ses troubles, d'en

élucider la cause et parfois de la faire disparaître, il est illogique et immoral de continuer à voir en lui un être définitivement coupé du monde et de ne rien tenter pour l'arracher à son aliénation. C'est bien pourquoi une véritable révolution est en cours. On a commencé par changer le nom d'asile en celui d'hôpital psychiatrique puis par créer à l'intérieur de cet hôpital un climat d'optimisme thérapeutique. Mais cela ne suffit plus. On préconise maintenant de sectionner les grands pavillons ou services en unités autonomes de 25 ou 40 lits, dotées chacune du personnel et de l'équipement thérapeutiques adéquats. On recommande de remiser aux oubliettes barreaux, serrures, gardiens et de remettre en contact la population hospitalière avec le milieu environnant. On propose la création de petits hôpitaux régionaux qui dispenseraient leurs services à proximité de la résidence du malade. Cet hôpital serait le siège d'équipes médico-sociales dont l'activité se prolongerait dans le secteur démographique environnant sur le plan de la prophylaxie et de l'éducation. Il s'intégrerait parmi toute une série d'organismes de pré-cure et de post-cure; centre de traitements ambulatoires avec service à domicile, consultations d'hygiène mentale, ateliers protégés de réadaptation professionnelle, etc. On envisage enfin une multiplication des unités psychiatriques dans les hôpitaux généraux, afin que le public se rende bien compte que la maladie mentale est une maladie comme les autres, que l'internement est le plus souvent inutile et que la communauté elle-même peut se charger en toute sécurité et avec un maximum d'efficacité du traitement de ces affections.

Pour créer cette nouvelle organisation, il faudra que disparaissent les derniers préjugés, que s'accroisse le nombre des psychiatres, psychologues, travailleurs sociaux et infirmières psychiatriques, que l'Etat consente aux mises de fonds et aux réformes législatives qui s'imposent. Mais peut-être voudra-t-on penser bientôt à ces milliers d'oubliés qui attendent que luise pour eux l'aube de la libération.

Camille LAURIN, m.d.